

conquête de la civilisation, alors la poésie est pour eux dans les découvertes qu'ils font chaque jour, dans les arts qu'ils inventent, dans les sciences mêmes qu'ils commencent, dans les actions des hommes qui les arrachent à la domination des forces matérielles, au sommeil de l'oisiveté, au repos du foyer, pour les précipiter dans des aventures et dans des prospérités dont les premières jouissances étonnent leurs sens, dont la fin leur demeure encore cachée et merveilleuse. Mais lorsqu'ils sont plongés dans la civilisation, lorsqu'ils en ont connu les raffinements, les procédés, les limites, lorsqu'ils ont mesuré tous les coins de ce fini qu'ils ont composé par leur labour et à leur image, il leur arrive de perdre le sentiment de l'infini avec lequel la poésie et la vie s'en vont en même temps; alors ils retournent à la nature, comme à la source de ces vagues inspirations, de ces saintes espérances, de ces mystères divins de l'intelligence et du cœur, sans lesquels tout, dans ce monde, est glacé pour le plus humble des hommes aussi bien que pour le plus sublime des poètes. Il y a donc, on peut le dire, entre la civilisation et la nature, aux deux extrémités de l'existence des nations, un échange qui entretient le feu sacré de l'art.

Pendant la première époque l'homme lutte contre la terreur que lui inspirent encore les forces secrètes de la nature, et il transporte le merveilleux, qui est l'expression de ce sentiment, dans l'histoire de ses propres conquêtes, dans le chant triomphal de sa délivrance. Durant la seconde, au contraire, il tente d'élever son esprit au-dessus des œuvres finies et des idées positives de la civilisation, pour retrouver ce qu'il y a de profond et d'infini dans la nature. Entre ces deux époques, se placent ordinairement de grands systèmes de croyances ou d'opinions, qui, sous les noms de religion ou de philosophie, et souvent sous ces deux noms successivement, s'efforcent d'arracher l'homme à la nature.